

C'est une vérité banale que la guerre actuelle ne ressemble à aucune de celles qui ont eu lieu dans le passé. Mais si cette formule est dans toutes les bouches, on n'en aperçoit pas toujours toute la portée. Les conditions nouvelles de la guerre ne nécessitent pas seulement des changements profonds dans la tactique et dans la stratégie; elles nous imposent à tous, et en particulier aux non-combattants, des devoirs nouveaux dont il importe que nous prenions conscience.

I LA VICTOIRE, OEUVRE DE PATIENCE

Jusqu'à présent, dans toutes les guerres connues, les armées qui se faisaient face ne représentaient qu'une petite portion des nations belligérantes. Même quand une coalition se formait, comme celle qui mit fin à l'hégémonie napoléonienne, le total des effectifs ne dépassait pas quelques centaines de mille hommes. Il n'y avait rien d'impossible à ce que des armées qui n'étaient pas plus volumineuses fussent enveloppées, ou disloquées et détruites, et ainsi un événement purement militaire pouvait se produire, parfois même assez rapidement, qui mettait un terme à la guerre. Dans ces conditions, la guerre, tout en étant née de la politique, devenait, à partir du moment où le signal en avait été donné, une chose exclusivement militaire : les généraux et les soldats en portaient seuls la responsabilité. Quant aux civils, leur cœur y prenait part, puisque tous leurs intérêts, moraux et matériels, y étaient en cause, mais ils n'y jouaient pas de rôle actif. Ils en pâtissaient ou ils en profitaient ; ils n'en étaient pas les agents.

Il en va tout autrement dans la guerre actuelle.

Cette fois, deux coalitions sont aux prises, dont l'énormité est sans exemple : car, à l'exception de la seule Amérique, presque tous les grands États du monde civilisé y sont engagés. D'un autre côté, les armées en présence ne sont pas des armées professionnelles, dans lesquelles n'entrerait qu'un nombre limité de citoyens ; mais chacune se confond avec la nation qu'elle a pour mission de défendre. Elle comprend toute la population adulte jusqu'à cinquante ans environ ; c'est la nation en armes. On peut évaluer à 15 millions à peu près le nombre des combattants qui se trouvent dans chacun des deux camps ; et ces armées évoluent sur des surfaces immenses, presque égales à la surface de l'Europe.

Or il semble singulièrement difficile, sinon impossible, que des masses humaines aussi considérables et qui se meuvent sur d'aussi vastes espaces puissent être cernées, dispersées, détruites. Des armées d'une telle ampleur peuvent subir des échecs partiels, plus ou moins importants ; elles peuvent être obligées à reculer, à céder du terrain. Mais une armée qui se retire n'est pas une armée anéantie. Si un écrasement de ce genre avait été possible, on l'eût vu se produire au début de la guerre quand l'Allemagne, forte de la supériorité que lui donnait sa longue préparation, se jeta sur la Belgique et sur la France. L'armée française recula, mais en gardant son unité interne et son organisation. Aussi la retraite ne dura-t-elle qu'un temps et, quelques semaines plus tard, la fortune changeait de camp. Ce fut la bataille de la Marne.

On ne voit donc pas comment un succès purement militaire pourrait, à lui seul, être assez décisif pour terminer prochainement la guerre. Sans doute, il faut se garder de déclarer à tout jamais impossible ce qui paraît actuellement contraire aux vraisemblances. Des circonstances se produiront peut-être qui, tout d'un coup, précipiteront le cours des choses. Mais, sous cette réserve, on peut dire

que la décision semble devoir résulter, non de quelque coup d'éclat, mais d'une action lente, continue, qui a besoin de beaucoup de temps pour pouvoir développer ses effets. Dès lors, puisqu'un choc brusque ne peut détruire définitivement aucun des deux systèmes de forces qui sont en conflit, seule l'usure du temps peut affaiblir assez l'un d'eux pour que l'équilibre se rompe et que la balance penche définitivement d'un côté. Le vainqueur sera celui qui résistera le mieux à l'épreuve de la durée, celui qui saura tenir le plus longtemps, la victoire ne peut être qu'une œuvre de longue patience.

II LE DEVOIR DES CIVILS

C'est dire que la victoire a pour condition première une volonté inébranlable, toujours égale à elle-même, de poursuivre la lutte autant que ce sera nécessaire. Il faut si nous voulons vaincre, que nous restions assez maîtres de nos nerfs pour ne nous laisser ni rebuter par la longueur de l'épreuve, ni abattre par des revers passagers, ni alanguir par des succès partiels. Ni impatience, ni confiance aveugle et paresseuse, ni dépression. Il faut que nos énergies soient toujours tendues vers le but, sans que des émotions en sens contraires viennent les relâcher. L'état moral des peuples est donc appelé à jouer dans la guerre un rôle de la plus haute importance.

C'est ici qu'apparaissent les devoirs nouveaux et graves qui incombent aux civils.

La volonté d'un peuple est faite de la volonté de chacun : c'est l'œuvre de tous, à laquelle tout le monde est tenu de collaborer. Pour que la nation reste patiente, calme, inébranlable dans sa décision, il faut que tous nous nous soutenions, que nous nous entraînions mutuellement, que nous nous confirmions sans cesse les uns les autres, par la parole et par l'exemple, dans cette patience et dans cette fermeté. Ainsi, donnant et recevant tour à tour, chacun se trouve plus fort et plus résolu parce qu'il participe de la force et de la résolution de tous.

Les civils coopèrent donc à la victoire, puisqu'ils contribuent à faire l'état moral dont la victoire dépend. Nous aussi, les non-combattants, nous avons nos combats à soutenir. Nous devons lutter contre nous-mêmes, contre nos nerfs, contre les causes de toute sorte qui menacent notre équilibre intérieur et celui du pays ; et nous devons lutter aussi contre les mêmes faiblesses chez autrui. Il faut que nous fassions effort pour empêcher les impressions débilantes de prendre pied en nous ; pour éveiller, renforcer les impressions contraires chez nous comme chez nos compagnons. Nous ne nous appartenons pas comme en temps de paix : nous sommes comptables des sentiments que nous éprouvons et, plus encore, du langage que nous tenons. Car si, dans les effusions de la conversation, nous prononçons un mot de découragement, nous diminuons les courages autour de nous. C'est comme si nous soutirions au pays un peu de sa force de résistance.

Cette volonté de lutter ne doit pas, d'ailleurs, se traduire uniquement sous forme de patience passive, d'endurance à supporter les souffrances et les angoisses de la guerre. Il faut qu'elle agisse, et il n'y a pas à craindre que la matière manque à son action.

On sait à quel point la victoire dépend, non seulement de l'importance des effectifs, mais du nombre des engins, des canons, des mitrailleuses : il ne saurait y en avoir trop. Tous ceux donc qui peuvent contribuer à en renforcer la production, doivent se donner à cette tâche sans compter, de même que nos soldats donnent, sans compter, leur sang.

Pour faire face aux dépenses de la guerre, il faut de l'argent. Nous le trouverons à condition de restreindre nos dépenses. L'économie est aujourd'hui un devoir strict envers la patrie, et nous ne saurions trop nous le rappeler les uns aux autres.

L'armée a pris des millions de travailleurs de tout ordre dont l'absence pourrait troubler la vie nationale. Ceux qui restent doivent s'efforcer de remplacer ceux qui manquent, tout en continuant leurs fonctions régulières. Il faut qu'ils assument des tâches supplémentaires.

En un mot, nous sommes tous tenus de participer activement à la guerre, chacun à sa façon, chacun suivant ses moyens, et cette participation active, outre qu'elle est utile par elle-même, contribue à renforcer notre résolution de tenir. Car la foi ne s'entretient qu'en agissant

III LES NOUVELLES DE LA GUERRE ET L'ESPRIT PUBLIC

Mais pour agir avec énergie, il faut croire au succès de l'action. Le doute abat et paralyse ; la confiance donne des forces. La victoire n'est possible que quand on espère la victoire. Quelles raisons avons-nous de l'espérer ?

Ces raisons, nous les demandons surtout aux événements quotidiens de la guerre que nous ne nous lassons pas d'analyser et de commenter. Aussi sommes-nous à l'affût des nouvelles ; nous les sollicitons de toutes les manières ; nous nous précipitons sur les journaux ; nous les ouvrons et les lisons avec une avidité anxieuse ; nous nous interrogeons les uns les autres ; nous demandons de tous côtés ce qu'on sait, ce qu'on dit, ce qu'on espère ou ce qu'on craint, et, suivant ce que nous apprenons, notre niveau moral varie.

Il n'est pas, croyons-nous, d'hygiène morale plus mal appropriée à la situation et moins apte à produire l'effet désiré. Comment, en effet, garder la maîtrise de soi que réclame une guerre nécessairement longue, si notre état moral dépend à ce point de l'événement du jour ? Sans doute, en dépit de la nervosité native qu'on nous a, parfois, attribuée, notre pays a une sorte de sagesse instinctive qui lui a permis de garder son équilibre à travers toutes les crises qu'il a traversées. On ne peut trop rendre hommage à la manière dont il a su se dominer dans toutes les circonstances, aussi bien pendant les heures angoissantes qu'au jour où il vit se lever l'aube de la délivrance. Mais il faut penser à l'avenir. Plus la guerre dure, plus il devient nécessaire d'adopter des méthodes qui nous permettent d'économiser nos forces, nos forces morales comme les autres. Or l'habitude dont nous venons de parler ne peut que les énerver par l'état d'effervescence qu'elle risque d'éveiller ou d'entretenir en nous.

Ce n'est pas à dire, bien entendu, que les événements militaires doivent et puissent nous laisser indifférents. Il est humain et légitime que nous nous en réjouissons quand ils nous sont favorables, qu'ils nous contristent dans le cas contraire. Même quand, tournant nos regards en arrière, nous essayons de nous représenter ce que nous avons fait dans le passé, quand nous songeons que, depuis seize mois, nous tenons tête à la puissance militaire la plus formidable qui ait jamais existé, quand nous nous rappelons que nous avons fait reculer devant nous l'armée allemande à un moment où elle disposait déjà de toutes ses forces tandis que notre préparation et celle de nos alliés étaient loin d'être achevées, nous sommes en droit de ressentir quelque assurance et quelque fierté. Mais il est dangereux de s'abandonner, sans résistance et sans réserve, à ce sentiment, comme aussi, un jour de revers, au sentiment opposé.

Si nous voulons être au-dessus de ces fluctuations, il nous faut voir les choses sous un autre aspect.

IV N O T R E B U T

Au lieu de nous laisser hypnotiser par le spectacle, nécessairement mouvant, des événements militaires, il faut que nous cherchions à atteindre les causes profondes, durables, permanentes qui déterminent par avance l'issue finale. Puisque la guerre que nous faisons est une guerre de durée, puisque la victoire doit rester à celui qui pourra tenir le plus longtemps, il s'agit de savoir lequel des deux groupes belligérants est le plus capable d'une résistance prolongée, lequel est le moins menacé par l'usure du temps. C'est précisément ce que nous nous proposons de rechercher dans la série de courtes études que nous inaugurons aujourd'hui.

Par des preuves dont nos lecteurs pourront apprécier la valeur, nous établirons que nous sommes, nous alliés et nous, mieux en état que nos ennemis de supporter la durée de la guerre ; car nos forces sont encore appelées à croître, tandis que l'Allemagne et l'Autriche sont près d'arriver au bout de leur effort. Loin que la perspective d'une guerre longue doive nous inquiéter, nous y trouvons donc de solides raisons de confiance ; et cette confiance est propre à soutenir notre patience. Comment ne serions-nous pas patients, sachant que la patience doit nous donner la victoire ? Durons et nous vaincrons — à condition toutefois que nous ne restions pas les bras croisés à nous dire, suivant une formule trop souvent employée, que « le temps travaille pour nous ». Le temps ne travaille pour personne. C'est à nous qu'il appartient de travailler et d'agir avec toute l'énergie dont nous sommes capables.

Ainsi s'explique la devise que nous avons adoptée : Patience, Effort, Confiance.

En soi-même, ce thème n'a assurément rien de très nouveau : il résume la doctrine de notre État-Major. Mais il nous a paru qu'il serait utile de l'exposer en le dégageant de toute considération étrangère et de présenter, en une sorte de tableau, les faits principaux qui le justifient. Une fois construit, ce tableau pourra servir de contrepoids stable aux émotions variables que provoquent en nous les vicissitudes de la guerre. Aux jours difficiles, on pourra s'y reporter ; on y trouvera des raisons constantes d'espoir. En tout temps, il rappellera la nécessité d'un effort énergique et persévérant.

E M I L E D U R K H E I M

Le Miroir - n° 110 - 2 janvier 1916